

ABONNEMENT UN AN (52 N^{OS}) 5 F 50

LE FRONDEUR

BUREAU DE LA PRESSE RUE DE LA SORBONNE N^{OS} 27 ET 29

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



DUMONT, DU ROUSSEAU ET L'ETAT BELGE.....
A QUI LE SAC ?

ABONNEMENTS :
Un an fr. 3 50
Franco par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Etuve - 12
A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il grande contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. » 25

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

LE DÉFICIT

Il paraît que c'est sérieux. La banqueroute est à nos portes. Tous les jours, les jeunes contrôleurs Van den Boorn (Edmond, dans l'intimité), Goblet (Nicolas, pour les dames), Francotte et Scie, adressent aux infortunés contribuables des petits papiers qui ressemblent assez, comme allure, au manifeste de Plonplon. Où va la République? dit Plonplon. A l'abîme! se répond-il à lui-même. Où va la Ville de Liège? disent aussi les contrôleurs. Et ils se répondent en chœur : A l'abîme!

Eh bien, va pour cela! Puisque nous allons à l'abîme, allons-y, et gaiement.

Mais, avant de nous abîmer définitivement, examinons cependant si nous ne pouvons nous tirer d'affaire. Les contrôleurs disent qu'il n'y a pas méche, mais ils se trompent peut-être. Dieu me garde assurément de dire le moindre mal de leurs petites circulaires. Imprimées sur papier satiné, celles-ci ne contiennent absolument rien de blessant pour le... consommateur le plus difficile. C'est agréable à la vue et d'un format d'une commodité incontestable. Mais je soupçonne Edmond et Nicolas d'avoir poussé les choses au noir.

Il nous faut un emprunt ou des impôts, disent-ils. Comment peut-on parler de la sorte, quand notre excellent ami, Julien Warnant, a indiqué un moyen très simple de combler le déficit et d'éviter l'abîme.

Faisons des économies, parle-tu. L'île de Commerce, habitée par M. Warnant, est complètement achevée. Qu'est-ce que la Ville de Liège veut de plus?

Il est vrai que des grincheux prétendent qu'il faut assainir les rues infectées où grouillent des milliers de ménages ouvriers. Mais si l'on écoutait ces malcontents, on n'aurait jamais fini.

D'ailleurs, si M. Warnant veut enfoncer d'un coup son camarade Hanssens, quand celui-ci prendra encore la défense des habitants des rues sacrifiées, le grand orateur n'a qu'à répondre que l'on n'empêche pas les habitants des ruelles insalubres d'aller respirer un air pur sur l'île de Commerce (habitée, ne l'oublions pas, par M. Warnant). Ce sera une façon comme une autre de les envoyer se promener.

Du reste, ce n'est pas seulement en abandonnant à typhus les malheureux habitants de ces rues, que M. Warnant ne veut pas assainir, sous prétexte d'équilibre budgétaire, que l'on peut faire des économies.

Il en est d'autres auxquelles on ne songe pas.

Pourquoi, par exemple, au lieu de planter des arbustes et de semer du gazon dans les parcs publics, ne cultiverait-on pas des légumes dans ces terrains improductifs? On pourrait y planter des pommes de terre, des céleris et, en faisant appel aux connaissances spéciales de nos hommes politiques, pour la culture des carottes, on obtiendrait assurément un rendement important. MM. Ziane, Vercken, Ruth et *tutti quanti*, ne refuseraient pas leurs navets à la Ville. Et ne suffit-il pas de jeter un coup d'œil sur l'ami Warnant (déjà nommé) et sur Georges Ista pour être convaincu que notre climat est on ne peut plus favorable à la croissance des asperges!

Et puis la Ville ne pourrait-elle, comme M. Giraud, distribuer des billets populaires pour les séances du Conseil communal? Chaque personne devrait payer cinquante centimes par billet et les jours où M. Warnant — du Théâtre de la Nation — donnerait des représentations, on encaisserait de jolies recettes.

Et enfin, pourquoi ne pas entrer sérieusement dans la voie des économies en supprimant le crédit porté au budget pour l'achat des seaux destinés aux pompiers? Les casques des agents de police en cuir bouilli — les casques s'entend — ne pourraient-ils tenir lieu de ces récipients?

Comment, en plein Conseil communal et après le discours économique de M. Warnant, l'échevin des finances a-t-il pu croire que l'on manquerait jamais de sots (?) ?

Pourquoi ne pas supprimer le service des pompes funèbres et des inhumations?

Lors de la démission de M. Ziane, notre mayor n'a-t-il pas prouvé qu'il s'entendait admirablement à enterrer les gens? Rien ne l'empêcherait de faire pour tous ses concitoyens ce qu'il a fait pour un collègue. On ne le paie pas pour ne rien faire, après tout.

Pourquoi, enfin, le Conseil, écoutant l'éloquente voix de M. Warnant en entrant dans celle des économies, ne ferait-il pas arracher et vendre à un tourneur de mâts de cocagne en chaubre, les deux abominables perches qui gâtent l'admirable perspective de la rue Grétry?

Voilà au moins des économies possibles. Mais non, le Conseil s'obstinera à ne pas suivre les miens. Il continuera à patouer dans l'ornière les dépenses ordinaires qui deviennent des dépenses extraordinaires — par leur chiffre. Il exécutera toujours des travaux et des échévins. Et où conduira-t-il la Ville? Nicolas et Edmond l'ont dit : A l'abîme!

CLAPETTE.

AVIS

Messieurs les abonnés civils et militaires — surtout — du Théâtre royal (fauteuils, stalles et balcons) sont priés de se rendre demain à deux heures au foyer du Théâtre royal, pour répétition générale de la troisième « suite » pour sifflets.

M. Duparc — l'habile siffario très connu — dirigera en personne.

PAUVRE LIERRE!

Tu meurs!... J'avais bien longtemps discuté le prix avec ta propriétaire qui finit par te lâcher pour trente centimes! Il y a de cela 5 ans; tu étais si petit, si jeune, si faible! Tu grandis bien rapidement; tu devins bien fort, bien vivace. Mais aussi, je te soignais si bien; je t'aimais tant!

Tu me voyais souvent le soir, dans ma petite chambre, assis près de toi, lisant parfois de longues lettres d'amis, relisant, embrassant plus souvent des billets parfumés. « Je t'aime, je t'aimerai toujours, répétais-je ivre de joie; et mes yeux relisaient pour la vingtième fois sur le petit billet amoureux: « A toi pour la vie, mon bien-aimé! »

Puis, un soir, tu me vis soucieux, relire sans oser, sans vouloir la comprendre, une missive plus longue qui m'annonçait une séparation, un voyage. « Tout était découvert; correspondance, rendez-vous, baisers, devenaient impossibles; l'amour seul resterait. Je lui avais si souvent parlé de toi, disait-elle, elle voulait que je lui fisse parvenir, coûte que coûte, une de tes branches. Le lendemain, dans la soirée, je devais te distraire une branchette et la lui porter.

Mais l'après-dînée de ce jour, tu me vis m'asseoir près de ma fenêtre entr'ouverte et... pleurer bien fort. Je ne te mutilai pas; mon cœur était brisé; elle était partie. Et mes larmes coulaient silencieuses à tes pieds, et mes soupirs faisaient frémir tes feuilles tendres. Un coup de vent te renversa sur mon épaule et, te recourbant, tu vins, de la tête, effleurer mes lèvres. Ce baiser, je te le rendis au centuple, puis je pleurai plus fort...

(1) Cette orthographe spéciale est le résultat d'une faute d'impression. C'est *seaux* qu'il faut lire.

Enfin, deux ou trois mois plus tard, tu me vis encore pleurer; tu me vis tomber anéanti sur ma chaise. Je tenais en main, froissée, une lettre de mariage!...

Pauvre lierre, tu meurs! Une seule branchette conserve encore quelques feuilles vertes, celle que je devais couper pour elle. Pauvre petite branchette, elle doit mourir aussi; il est écrit que seul, mon amour survivra!

Edmond NOIR.

LONGUES AMOURS

Autant que vivra la rose
Ma Jeanne, je t'aimerai!
N'exige pas autre chose
Car hélas! je ne pourrai

T'aimer d'un amour plus vrai;
La rose est à peine éclose:
La nuit de perles arrose
La fleur que je cueillerai

Tu vois bien que sa durée
Est grande, mon adorée,
Car elle vivra trois jours!

N'est-ce pas l'espace immense
Que comptent, dans l'existence,
Bien d'éternelles amours?

1883.

FIX.

Samedi dernier, des amis de feu M. Ziane offraient à celui-ci un banquet où, par parenthèse, les deux perches constituaient la pièce montée (historique).

Au dessert, le grand *bateau*, termina en ces termes, un toast au héros de la fête :

J'espère que, bien que n'étant plus échevin, vous élèverez aussi bien vos enfants sans claque.

On raconta le mot en présence de M. Warnant et on le trouva spirituel (pas M. Warnant naturellement). Aussi, notre ami Julien s'empressa de l'exploiter pour son compte et, en arrivant hier à l'hôtel de ville, à une séance de commission, le grand homme dit à ses collègues, en leur adressant ce sourire qui n'appartient qu'à lui : « Ce pauvre Ziane après tout, c'était un bon garçon et bien qu'il ne soit plus échevin, il saura toujours élever ses enfants sans leur donner des calottes! »

Notes d'un Ménétrier Liégeois.

L'intérêt musical qui s'était porté, tout d'abord, sur le prochain concert du Conservatoire, où apparaissent cependant, des œuvres de Beethoven et de Schumann, se voit compromis par une heureuse fatalité... L'annonce d'un concert wagnérien que vient risquer, à Liège, la bande ambulante de musiciens allemands de Herr Angelo Neuman. Oserions-nous toutefois affirmer que cet essai — d'un résultat douteux! — d'introduire, chez nous, l'art si grand, si libre, si indépendant, si vrai, du plus puissant génie musical contemporain, de Richard Wagner enfin, oserions-nous affirmer que cet essai inspirera, à nos musiciens, une entière approbation mêlée d'anxiété, ou suscitera une vive inquiétude. En effet, ce n'est pas seulement en politique qu'on trouve des doctrinaires; il y en a aussi dans l'art, pour lesquels on devrait fonder une association de *grelots progressistes* en opposition avec les représentants de l'art officiel — qui, véritables *dogmatiseurs* refusent obstinément de se rendre au mouvement musical moderne et de le suivre — qui, *retrogrades* ne jurent que par Auber, Halévy et *tutti quanti* et dans leur aveugle ou prétentieux exclusivisme paraissent ignorer que ces maîtres ne sont pas les seuls compositeurs.

Des négociations, pour l'audition complète du cycle des *Nibelungen*, avaient cependant été entamées avec M. Giraud, directeur, *ex officio*, de nos théâtres, entre ses voyages presque quotidiens, à Paris, mais, ces négociations ont échoué en présence des exigences de notre directeur.

Entre autres conditions, M. Giraud stipulait que les représentations wagnériennes se feraient sous forme de matinées théâtrales, afin de ne pas priver les abonnés et habitués du théâtre, du haut intérêt artistique qui s'attache au répertoire en cours et peut-être

aussi des distractions bruyantes auxquelles le public s'est fait.

M. Giraud, (rien du *Pré-aux-Clercs*) exigeait que toute place pût être louée doublement et occupée de même. M. Giraud réclamait en outre, expressément, la jouissance, pendant les trente jours de février, du matériel, de ses costumes et partitions des *Nibelungen* pour la reprise imminente des *Cloches de Corneville* et la première des *Fourberies de Scapin* dont les répétitions se succèdent nombreuses et invariables. Herr Angelo Neuman aurait néanmoins passé par là. Mais, ce qui a rompu définitivement les négociations, c'est le refus catégorique opposé par M. Giraud, d'accorder gratuitement, un fauteuil au véridique et enthousiaste chroniqueur théâtral de la *Meuse*. Il y avait en effet, à craindre que des critiques aussi entendues que les siennes ne missent en péril les chefs-d'œuvre de Wagner et ses interprètes soumis, après Bayreuth, à l'inflexible et sans appel critique liégeois dont se préoccupe l'Allemagne musicale. Heureusement intervint M. Radoux — toujours à la tête du progrès — comme l'a découvert M. G. M., dans son dernier article sur l'éminent directeur, à l'occasion des boyaux métalliques.

Donc M. Radoux, tout seul — sans la commission passive, toujours incomplète, sans Adolphe Hacken — a envoyé Herr Angelo Neuman au Pavillon de Flore, et l'entente s'est établie entre ce dernier et l'habile impressario d'Outre-Meuse.

Toujours soucieux des exigences scéniques, M. Isidore Ruth a fait approprier la vaste scène de son café-concert pour le jeu important et compliqué des décors des *Nibelungen*. Actuellement, ses jardiniers sont occupés, depuis le retrait des hautes eaux, à agrandir la cave aux vins de l'établissement pour y loger l'orchestre invisible — tout comme à Bayreuth.

Ayant eu connaissance de la situation spéciale vinicole approfondie de l'orchestre allemand, nos meilleurs musiciens, professeurs du Conservatoire, ont offert d'embrée, par goût et par soit artistique, leur concours empressé à leurs collègues d'Outre-Rhin — fêtant ainsi Apollon par Bacchus.

La mission de critique musical n'est pas sans dangers dans le temps présent, et, pour celui qui l'exerce, et, pour le journal qui accueille ses articles. C'est ce qui arrive quand des réflexions d'une justesse indiscutable atteignent certaines éminences dans l'art et chez lesquelles l'amour propre neutralise tout ce qui ne sent pas l'officiel académique. A preuve, le fait sans précédent dans l'histoire... musicale qui a égayé toutes les conversations à Bruxelles et dont les journaux, y compris ceux de notre ville, ont entretenu leurs lecteurs.

Un des rédacteurs du *Guide musical*, fatigué de la tournure mesquine donnée à l'exécution des œuvres classiques, par M. F.-A. Gevaert, et en dernier lieu, à la *Symphonie pastorale* — s'en était autorisé pour user du droit incontestable de relever les chefs-d'œuvre ainsi faussés. — Et certes, la critique devait agir de même, quand on enlève, comme à Bruxelles, aux œuvres consacrées, leur caractère, leur esprit et leur grande ligne pour se vautrer dans de minutieux et coquets détails — et faire en quelque sorte la toilette des maîtres. Le joli remplace le beau!

De là, colère olympienne du Jupiter du Conservatoire de la capitale — convocation en tribunal *vehement* du Corps professoral — mise à l'index du *Guide musical* — décision unanime et volontaire de s'y désabonner en troupeau, et interdiction à perpétuité de se fournir à la Maison Schott de papier réglé et même de s'arrêter à son étalage!!! Immédiatement, et à la stupéfaction plus qu'universelle, M. Samuel — un *liégeois*!!! considéra de la dignité de ses professeurs, de ses élèves, de la sienne et accessoirement de la dignité de l'art — de prendre les mêmes mesures en deux temps et en un seul mouvement — *Allegro furioso* — à l'égard du *Guide imprudent* — qui avait osé mettre l'art au-dessus des personnalités — et de l'infortunée Maison Schott, réduite à la misère par le défaut de vente de son papier réglé.

Cet exemple sévère et ruineux sera-t-il suivi par les autres directeurs d'établissements de musique officielle? Mais pourquoi ce tapage? C'est parce que ces musiciens, qui représentent un art étroit — guindé, servile et faux, sentent que l'art libre et indépendant — le seul vrai — envahit l'éblouissant horizon musical et, comprenant leur infériorité et leur faiblesse, ils s'unissent, soit par ignorance — soit par mau-

vaise foi — pour le combattre. Il a ent que l'Union fait la Force.
Mais, par Apollon ! — ils devraient comprendre que s'unir pour combattre dans l'art, — c'est avouer son impuissance. Demandez plutôt ce que pensent Richard, Wagner et C. St-Saëns — eux, parmi les seuls représentants de l'art, vrai, libre, indépendant et primesautier. — *La Symphonie pastorale*, cause de toute cette effervescence, figurant au programme du prochain concert de notre Conservatoire, M. I. M. TH., le courageux auteur de l'article révolutionnaire du Guide Musical, se rendra, assure-t-on, à Liège et nous lui céderons pour cette circonstance, ici même, la place de...

MIRLITON.

Le Perron liégeois est mort cette semaine et a été enterré civilement par la Meuse — toujours aimable — et incivilement par le Journal gaga — toujours pataud.
Un groupe progressiste a décidé de publier sous le même titre le Perron, un journal hebdomadaire.
Nous souhaitons bonne chance au confrère.

Simple Questions

Pourquoi depuis que la rue Féronstrée a été élargie, en face de l'Académie des Beaux-Arts, n'a-t-on pas encore pavé la bande de terrain dont la rue est augmentée ? Attend-on peut-être qu'elle se pave toute seule ?

Il y a, à cet endroit, un pied de boue, chaque fois qu'il pleut. C'est dire qu'il n'y fait jamais propre.

Allons, Monsieur Ziane, un bon mouvement. Avant de partir faites donc mettre quelques pavés par là... et si vous êtes en veine d'amabilité, enlevez donc aussi les deux perches...

Le typhus règne à Liège, comme le Czar en Russie.

L'administration communale — dans le but de combattre le fléau — je parle du typhus — a fait répandre des désinfectants dans les rues et autour de certains petits monuments.

C'est parfait. Seulement, nous nous permettrons de demander pourquoi la rue de l'Étude — où se trouvent nos vastes bureaux — a été oubliée, alors que cette « artère » paraît réunir toutes les conditions désirables pour faire à l'épidémie les honneurs d'une sympathique réception.

L'administration communale voudrait-elle se venger de notre opposition en nous condamnant tous — réacteurs, administrateurs et imprimeurs — à mourir du typhus ?

Notre rédacteur en chef a cet horrible soupçon. Nos imprimeurs ne peuvent croire à pareille noirceur. Là-dessus, un grand débat s'est engagé entre toute la rédaction. Ce débat dure encore. L'administration communale, espérons-le, voudra le chlore !

SOUHAIT.

Oh ! si comme Faust je trouvais
Quelque bon Méphistophélès,
Qui, pour le don de ma pauvre âme
Me rendrait mes joyeux vingt ans
Et ce sourire du printemps :
L'amour d'une femme !

En dépit même du sabbat
Je souscrirais à ce contrat
Avec l'ardeur la plus extrême
Et de mon doux ange adoré
J'ornerais le bandeau doré
D'un beau diadème.

Si j'ordonnais aux éléments,
Je voudrais, de gros diamants
Couvrir son épaule divine,
Comme l'albâtre de son bras ;
J'égrènerais sous chaque pas
Une perle fine.

Toujours avec nouvelle ardeur
Je voudrais presser sur mon cœur
Ton sein qui frémit et palpite ;
Ah ! pour jouir d'un tel amour
Que ne puis-je être Faust, un jour
Et toi Marguerite

FORTUNIO.

Le désir de Louissette

PAUL A LOUISETTE

En croirai-je mes yeux, petite malheureuse ? Est-ce vraiment de toi que me vient l'épouvantable missive que je reçois à l'instant ? Oui, c'est bien l'écriture de ma Louison, son orthographe adorable qu'elle tient de la nature et non pas de cette éducation

qu'on a la rage de donner aux filles : c'est bien ces grosses lettres écrites à bâtons rompus, c'est le langage naïf de ce cœur de tourterelle. Je ne puis donc reconnaître ton billet, mon amour ! et, vraiment, j'en suis si mari que, si nous ne devons dîner ce soir ensemble, la rivière eût charrié aujourd'hui un cadavre de plus.

O mon enfant, qui donc t'a mis dans la tête de semblables billevesées ? Quel est l'ennemi de mon bonheur qui t'a soufflé de me demander des maîtres pour apprendre ? D'où te vient cette idée d'orthographe et de français ?... Sache bien qu'une femme qui met l'orthographe est une femme perdue pour l'amour ; elle commence par aligner des lettres, là où les lettres n'ont que faire pour rendre sa pensée ; plus tard, elle fera des vers.

O Bernerette, ô Mimi Piason, ô Rigolette, ô Musette ! joyeuses envolées en jupons courts et en bonnets plus souvent sur les moulins que sur les tresses blondes, jamais vos petits pieds, frétilant aux sons des orchestres, n'eussent tenté d'escalader le Parnasse, jamais, divines croqueuses de baisers, vous qui inspirez les beaux vers de ce monde, vous n'avez fait sonner un imparfait du subjonctif.

Vous êtes, ma fille, une créature exquise pétrie de sourires, de soleil et de chansons ; vous aimez la musique et la campagne ; vous battez des mains au Cirque quand les écuysers passent dans les ronds de papier, et vous faites brûler une chandelle à sainte Geneviève parce qu'elle m'a mis sur votre route un jour que vous sortiez de l'atelier ; vous êtes donc, comme je vous le disais, une créature délicieuse, et ayant droit à ma confiance tout entière, je vais vous raconter une histoire.

Avant de te connaître, ma chérie, j'ai aimé une femme supérieure, une femme célèbre, une muse à laquelle je ne ferai pas l'injure de l'appeler bas-bleu. Ah ! je te réponds qu'elle mettait l'orthographe celle-là, et la ponctuation, et les alinéas et tout le tremblement. Elle savait des choses merveilleuses, elle préférait la Grèce antique à la Rome ancienne, n'ignorait pas que *rosa* veut dire la rose et comptait sur ses doigts les incarnations du dieu Vichnou.

Quand le jour tombait, à l'heure, ma minette, où tu sautes sur mes genoux en me disant calmement : « Allons faire dodo, mon Paul », elle dénouait sa chevelure fauve et avec de grands gestes elle disait des tirades qui donnaient le frisson ; puis toute pâle, elle regardait la lune, et quand je tombais à ses pieds, ivre d'amour, elle me montrait le ciel et les étoiles en me parlant de l'union des âmes dans une idéalité paradisiaque.

Elle écrivait dans les journaux, elle faisait des romans, on voyait son portrait chez les éditeurs ; à ses lundis venaient des académiciens, des membres de l'Institut, des poètes chevelus, des hommes politiques sans chevelure ; quelquefois, dans la soirée, elle m'honorait d'un sourire, et entre deux portes me permettait de baiser ses doigts gantés.

Et je la regardais dans sa beauté étrange, essayant de deviner l'âme qui luisait sous cette enveloppe de satin et de dentelle ; pas un rougissement ne montait à son front, pas un pli ne faisait remuer ses lèvres ; elle me traitait comme un pieu de bois sur lequel on aurait cousu trois morceaux de drap noir, et dans son grand œil morne, il me semblait voir passer souvent un vol lourd de pensées lasses et méprisantes.

J'essayai de la campagne pour galvaniser cette âme que rongait le cancer de la littérature. Nous avions choisi une contrée lumineuse au bord de la mer, parmi les buissons de cactus en fleur ; là, l'air est si pur qu'il suffit de respirer pour être heureux ; la campagne dans le lointain est si veloutée qu'en ce monde les yeux ne demanderaient d'autre spectacle ; la mer éblouissante et paisible, semble une pervanche épanouie, et les monts revêtus d'un pâle violet vont se perdre dans l'immuable azur. La félicité, la tendresse sont là dans leur véritable patrie, nulle par l'amour ne peut être à la fois plus suave et plus splendide.

Ma maîtresse — elle l'était si peu que je sens qu'il faudrait trouver un autre mot que ce mot brutal et magique — ma maîtresse, dans les beautés de ce paysage adorable, fit des vers superbes, promena fastueusement sur le rivage toute la poésie dont elle était enveloppée, et m'aima avec des cris de fureur qu'elle notait soigneusement au sortir de mes bras ; elle en guettait l'écllosion, elle consignait dans sa mémoire ses attitudes et les miennes pour les placer dans sa copie ; en un mot, elle ne pouvait plus m'aimer avec simplicité et un jour que je touchais à l'extase divine en sentant que son cœur se fondait à la chaleur du mien : « Oui, s'écria-t-elle, aime-moi, aime-moi plus encore, je voudrais que tu m'aimasses jusqu'à en mourir ! »

Le fou rire nous prit, la grammaire avait tout gâté.

Non, vois-tu, mignonne, si l'amour a le sens commun, il n'est plus l'amour ! Est-ce qu'un rêve peut être vraisemblable ? La folie est le chef d'orchestre qui conduit la fantaisie et les sentiments ; c'est pour cela que l'émotion est charmante. Je ne crois pas qu'il faille demander à la passion les actes

sublimes et le violent contraste des cris de bonheur avec les soupirs d'un désespoir contenu ; il faut songer tout bêtement à rendre heureuse la personne que l'on aime, aux notes de plaisir brillantes il faut ajouter les modulations caressantes et affectueuses...

Mais, je m'oublie, Louison, je divague, le monstre littéraire s'approche de moi à mon tour ; n'aie crainte, il ne me dévorera pas, je sais comment on lui échappe : de fraîches joutes, des yeux rieurs, un corsage bleu, une taille penchée, l'épaule ronde et blanche sont des exorcismes qui chassent le Malin.

Parions que ma mie m'a compris et qu'elle renonce à son rêve de français et d'orthographe, parions qu'elle se contentera d'être la chose exquise qu'elle sait bien : un chef-d'œuvre de grâce pétillante, de toilette gentiment portée, de bavardage pétillant comme le ramage d'une volière. En restant tout cela, ma chère aimée aura bien mérité de son amant, et il la prendra dans ses bras en lui disant, dans un grand silence, toutes les folies de son cœur ; alors, vois-tu, Louison, Louiseite, nous arracherons peut-être à la vie une heure d'ivresse, et pendant cette heure, nous ne serons pas les brutes, parce, que nous aurons vécu.

GIL BLAS.

Les personnes qui désirent prendre part à la prochaine adjudication des bijoux métalliques et des fournitures de bourgogne et de genièvre vieux, nécessaires au service du Conservatoire royal de musique, peuvent consulter, au local du dit établissement, le cahier des CHARGES (consistant en une collection des dessins du FRONDEUR et un portrait de M. Meuron peint, par Kronké.

L'adjudication aura lieu le vingt, parce que comme l'a fait remarquer — en allemand — Jules César Thompson, le VINGT dissipe la tristesse.

LITTÉRATURE

Une des Sociétés littéraires de France, qui ait le plus progressé, depuis sa fondation qui ne date que de cinq ans, est certainement l'Académie des Muses Santones de Royan.

Cette Société, qui compte environ deux cents membres, a pour secrétaire son fondateur Victor Billaud, le sympathique auteur du livre *Les Baisers*, recueil de poésies ravissantes que l'on sent avoir été vécues.

L'Académie des muses Santones publie chaque mois un bulletin qui est certainement le recueil de vers le plus élégant et le plus complet qu'on puisse rencontrer.

Cette publication se compose annuellement de 42 livraisons grand format, imprimées avec luxe et formant, à la fin de l'année, un volume splendide.

Outre ses membres actifs, l'Académie des muses Santones admet des membres honoraires recrutés parmi les amis des Belles-Lettres.

Le titre de membre honoraire est offert aux personnes s'intéressant aux Lettres. Les membres honoraires reçoivent une carte d'admission ; leurs noms sont imprimés dans le bulletin ; et les publications des Muses Santones, comprenant chaque année 42 livraisons grand format, leur sont régulièrement adressées à la fin de chaque mois. Dans le cas où l'Académie organiserait des fêtes littéraires, ils en seraient prévenus en temps opportun et auraient le droit d'y assister.

L'Académie ouvre chaque année un concours de poésie : les concurrents doivent envoyer un volume de vers d'environ 150 pages.

L'œuvre du vainqueur est publiée aux frais de la société et l'auteur reçoit gratuitement 350 exemplaires. D'autres prix sont accordés aux moins favorisés dont les compositions ont de la valeur.

Parmi les lauréats nous avons remarqué à différentes reprises le nom d'un de nos compatriotes, M. Jules Abrassart, directeur de l'école moyenne de Louvain et un de nos meilleurs poètes belges.

Nous engageons vivement les littérateurs et les amis des Lettres à se faire inscrire à l'Académie des Muses Santones de Royan. F. W.

Nos lecteurs qui ont été affligés de la résiliation de l'engagement de M. Ziane — notre ancien premier sujet — apprendront sans doute avec plaisir que l'habile et intelligent directeur du *Frondeur* vient de signer un brillant engagement avec M. Julien Warnant, du Théâtre National.

Immédiatement après les débuts réglementaires, notre nouveau pensionnaire pourra s'occuper d'une création importante.

Les Théâtres

De multiples occupations nous ont empêché de suivre les représentations de cette semaine.

Disons cependant que, dimanche prochain, les amateurs de longs spectacles pourront s'en fourrer jusque là — comme disait M. de Tocqueville. On donnera *Guillaume Tell* et *Mignon*. Des lits de camp seront dressés dans les couloirs et des gardes-malades — jeunes et jolies — se tiendront

prêtes à soigner les spectateurs qui s'écouleraient avant la fin du spectacle.

Au Pavillon de Flore, le *Mari d'Ida* — une comédie très spirituelle et très fine — est agréablement interprétée par MM. Desclos et Victor et M^{me} Play.

Vendredi prochain, à 8 heures du soir, aura lieu, au Casino Grétry, le grand assaut d'armes, organisé par la Société d'Escrime St-Georges, en faveur de l'excellent professeur M. Jaumain.

La lutte à la pointe aura lieu entre les principaux maîtres d'armes et amateurs de notre ville.

Cette lutte, qui assurément constituera un régal pour les amateurs d'escrime, sera suivie d'un concours, auquel — seuls — les membres de la Société pourront prendre part.

Le prix d'entrée est fixé à 2 francs.

Nous sommes certains que toutes les personnes qui accordent à l'art de l'escrime, l'importance qu'il mérite, voudront — tout en assistant à une séance des plus intéressantes — donner un témoignage de sympathie au bénéficiaire.

Correspondance.

Un abonné m'écrit — non pour m'injurier — mais pour me demander le nom de l'auteur de cette définition : « L'amour est l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes. »

Je regrette de ne pouvoir répondre à la question.

La définition, déjà ancienne, émane, je pense, d'un célèbre médecin français, mais, je le répète, je ne puis l'affirmer.

Si un des lecteurs du *Frondeur* voulait m'envoyer une réponse précise, je m'empresserais de la transmettre à l'abonné en question.....

A propos d'abonné, l'ex... qui m'avait écrit la semaine dernière la lettre que l'on sait, n'a pas jugé bon de se faire connaître.

Si, au carnaval prochain, ce gaillard se déguise en héros, on ne le reconnaîtra certes pas.

MIRLITON. — Avons reçu lettre pour vous.

CASINO MOLIERE

Bur. à 6 heures. — Rid. à 7 heures.

Dimanche 21 janvier 1883.

GRANDE SOIRÉE

Organisée avec le bienveillant concours de M^{mes} A. Denys, Mariette B..., Alice Legrain et de MM. Jourdan, ex-pensionnaire du Théâtre Royal de Liège, Dupouy et Fabry-Rossius.

PROGRAMME

LA MARQUISE, opéra-comique en 1 acte, musique de A. Adam.

LE CHAPEAU D'UN HORLOGER, comédie en 1 acte, par M. Emile de Girardin.

LISCHEN et FRITZCHEN, opérette en 1 acte, musique d'Offenbach.

Intermède musical.

À 10 heures

BAL A GRAND ORCHESTRE

PRIX D'ENTRÉE : 0-50 centimes. Place réservée, 1 franc.

Théâtre Royal de Liège

Direction Edmond Giraud.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 21 janvier 1883.

Guillaume-Tell, grand opéra en 4 actes.

Mignon, opéra comique en 3 actes et 4 tableaux

Théâtre du Gymnase

Direction Ed. GIRAUD.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 21 janvier 1883

Les Filles de Marbre, pièce en 4 actes.

Bébé, comédie en 3 actes.

Le Supplice d'un Homme, comédie en 3 actes.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Isidore RUTH.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 21 et lundi 22 janvier 1883.

Représentation de M^{lle} Jeanne Audry, chanteuse de genre.

Paillasso, grand drame en 5 actes.

Intermède par M^{lle} Jeanne Audry, MM. Vaunel et Mollivier.

(Grand succès) : Le Truc d'Arthur, comédie nouvelle en 3 actes.

Ordre : 1. Paillasso. — 2. Intermède. — 3. Le Truc d'Arthur.

Au 1^{er} jour : 115, rue Figallo, comédie nouvelle en 3 actes, par A. Bisson.

M^{me} Toudouze, en représentation, engagée spécialement pour cette pièce jouer le rôle de M^{me} Taupin.

BREMKEN BITTER

AU VIN DE QUINQUINA PUR, LE MEILLEUR DES DIGESTIFS ET APÉRITIFS

J. BREMKEN FILS

RUE SURET, 23 LIÈGE

Liège — Imp. Em. PIERRE et frère, r. de l'Étude, 12.

LES CORDES METALLIQUES



L'Effet sur les Virtuoses,



L'Effet sur les Auditeurs,



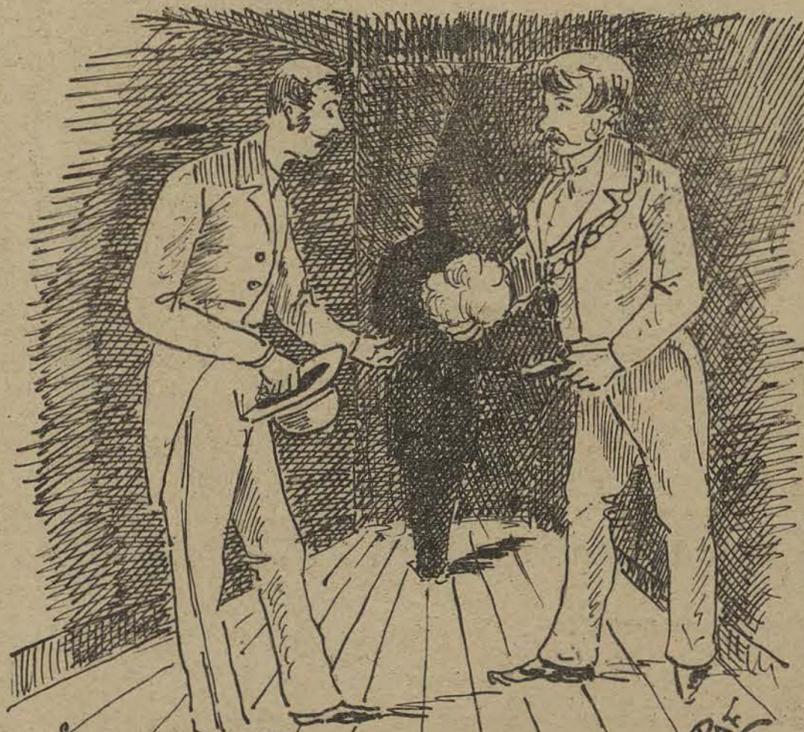
Les Chats reconnaissants
décident d'élever une statue en plâtre de Bavière
à Monsieur ^{xxx} l'Inventeur,



Le Violon de l'Avenir. De perfectionnement en perfectionnement,



Un paysan hissé sur
perches qui une des desse
par un solo sur charme les oreilles de Zizé
cordes métalliques,



Les cordes métalliques adoptées par Wagner,
chaque auditeur reçoit à l'entrée : de l'ouate pour se frotter dans
les oreilles, et une racine de quinquina pour mordre dans.